Faire vaciller nos certitudes

Comment l'école peut-elle permettre un apprentissage qui tienne compte des besoins spécifiques de chacun·e, sans pour autant devenir un lieu de production de contenus et services sur mesure ? Comment faire de ce lieu un terrain d'expérience commune ?

C'est avec ces questions que commence cet échange avec Philippe Meirieu, professeur honoraire en sciences de l'éducation à l'université de Lyon, qui a tissé à travers sa pratique de nombreux liens avec la Belgique. [1]

Dans votre livre *Lettre à un jeune professeur*, vous écrivez : *Apprendre, c'est naître à autre chose, découvrir des mondes que nous ignorions jusque-là. Apprendre c'est voir vaciller ses certitudes.* En quoi cette définition de l'apprentissage interpelle-t-elle les pratiques des enseignantes et enseignants, des animateurs et animatrices, mais aussi des artistes qui interviennent dans des structures éducatives ?

Les pratiques éducatives sont encore trop souvent conçues sur le seul mode de la transmission de certitudes : on enseigne des vérités qui doivent se substituer aux erreurs et approximations d'enfants ou d'adolescents incultes ; on forge leur *bon goût* qui doit triompher de la médiocrité des stéréotypes véhiculés par les médias ; on leur inculque les comportements qui s'imposent dans toute vie sociale… Attention ! Je ne condamne pas du tout ce volontarisme éducatif : il est le signe de notre attachement à des savoirs et à des valeurs profondément respectables. Il est inconcevable, en effet, qu'un enseignant ou une enseignante soient indifférents à l'exigence de précision et de justesse dans les connaissances qu'ils transmettent. Il est impensable qu'un artiste ne s'intéresse ni au sens ni à la qualité des productions des enfants et des adolescents qu'il encadre. Comme il est impossible que quiconque se prétendant éducateur néglige la question déterminante du respect d'autrui et de la lutte contre toutes les formes de violence et de domination. Mais, au nom même de ces exigences, nous devons renoncer à procéder à une sorte d'échange terme à terme : on n'arrache pas les mauvaises habitudes ou les idées fausses comme on arracherait des mauvaises herbes pour planter de bonnes graines. Et le sculpteur n'enlève pas la pierre pour lui substituer son œuvre ; il travaille avec elle et fait de sa matérialité et, même de sa résistance à chacun de ses gestes, un levier essentiel pour sa créativité.

Et c'est ainsi qu'il faut concevoir la relation éducative, comme une expérience commune où chacun apprend de la volonté et de la résistance de l'autre. Inutile, en effet, d'engager une partie de bras de fer avec un enfant ou un adolescent pour lui imposer notre vérité, notre conception de la beauté ou de la justice. Cela ne marche jamais. Au mieux, il adopte stratégiquement notre position pour l'abandonner à la première occasion. Au pire, il se durcit, s'enkyste et fait de son refus un enjeu identitaire… On peut, en revanche, tenter de lui faire vivre une situation où il va être amené, seul ou grâce à l'interlocution d'autrui, à déstabiliser son système de représentations et à le restabiliser différemment : c'est ce que nous nommons un conflit sociocognitif et c'est ce qui est au cœur de tout apprentissage. Faire vivre des situations où la personne découvre par elle-même ce qu'elle ignorait jusque-là, arpente de nouveaux territoires, s'engage dans de nouveaux défis et parvient ainsi à se dépasser.

Cet enjeu est d'autant plus important aujourd'hui que nous vivons entourés de pourvoyeurs de certitudes qui prétendent nous satisfaire et qui, en réalité, nous enferment gravement. Ce sont les slogans publicitaires et les théories du complot, les sentences populistes et les recettes du *développement personnel*, les *posts* des réseaux sociaux et les réponses des robots conversationnels. Tout cela nous comble dans l'instant en nous donnant l'impression de tout savoir et de tout comprendre : où sont les bons et où sont les méchants, ce qui est bien ou mauvais pour nous, ce qu'il faut penser et dire pour *être dans le coup*, ce qu'il faut – et qu'il suffit de – savoir sur telle ou telle question… Les certitudes nous guettent à chaque instant et nous nous retrouvons enfermés dans le tunnel des algorithmes :

Vous avez aimé… vous aimerez !

Vous avez choisi… restez-y : nous vous offrons les moyens de vous enfermer vous-mêmes en sélectionnant pour vous des amis qui pensent comme vous et des activités que

[1] Il s'est investi dans différents lieux dédiés à la pédagogie comme le *CGé* (*Changement pour l'égalité* – www.changement-egalite.be) et les *CEMEA* (*centre d'éducation en mouvement* – www.cemea.be) par exemple, et il a collaboré à plusieurs reprises avec le théâtre de *La Montagne Magique*. Sur le terrain universitaire, il est Docteur honoris causa de l'*ULB*.

photo © D.R. (droits réservés)

Philippe Meirieu

vous aimez déjà, en ne vous faisant jamais connaître quoi que ce soit qui vous déstabilise !

On voit à quel point il est important, pour les éducateurs aujourd'hui, d'être plutôt des stimulateurs d'inquiétude que des transmetteurs de certitudes.

Vous distinguez *Individualisation* et *individuation*. Formellement, les deux mots se ressemblent, mais vous semblez les définir comme des rapports au monde et des dynamiques très distinctes. Pourriez-vous nous aider à les comprendre ?

On vante partout l'individualisation. Regardez l'intelligence artificielle : un de ses principaux atouts serait de s'adapter à chacun et chacune d'entre nous, à notre rythme d'apprentissage, à notre profil cognitif, à toutes nos demandes et à tous nos besoins. Regardez ce qui se passe dans le monde du travail : on individualise les responsabilités jusqu'à imposer à chacune et à chacun une obligation de résultat dont il est seul comptable. Regardez dans le *développement personnel* : on ne cesse d'enjoindre chacun et chacune à *devenir ce qu'il est*, comme s'il existait une sorte de *nature* préalable qu'il suffirait de dévoiler, grâce à quelques exercices spirituels et à une bonne alimentation ! L'individualisation, c'est trop souvent l'individualisme et la prédestination. C'est pourquoi au *développement personnel*, je préfère le *dépassement collectif*. C'est, en effet, au sein de ce dernier que chacun et chacune peut, grâce à l'interaction avec les autres et à la découverte des cultures, se construire dans sa vraie *différance*, avec un *a*, comme disait Jacques Derrida, une *différance* assumée et non une différence héritée.

Et concernant le processus d'*individuation*, Comment le définir ? Vous évoquez la mise en place de *dispositifs pédagogiques* dans une *pédagogie différenciée*. Pouvez-vous préciser ?

J'aime bien rappeler, à ce sujet, que la spontanéité n'est pas la liberté. Spontanément, un enfant – véritable éponge qui accumule tout ce que son environnement social et médiatique lui livre – ne fait, la plupart du temps, que restituer des stéréotypes. Sa *créativité*, c'est d'abord la duplication des émissions de télévision, des blockbusters cinématographiques, des scénarios de jeux vidéo et des *posts* les plus *likés* sur les réseaux sociaux. Le pédagogue, c'est celui qui va lui permettre d'échapper au mimétisme aveugle et qui, pour cela, va introduire des *contraintes fécondes*. Je cite souvent, à ce sujet, le mouvement de l'Oulipo et les exercices comme le lipogramme : écrire en s'interdisant l'usage d'une lettre, à la manière de Georges Pérec qui, dans *La Disparition*, n'utilise pas la lettre *e* et nous livre un récit d'une inventivité époustouflante. J'ai souvent utilisé cet exercice avec des enfants ou adolescents : je leur demande de faire une description ou d'écrire un récit en leur interdisant chacun une lettre différente… mais en leur fournissant un dictionnaire des synonymes. Et les voilà en quête de vocabulaire nouveau, en situation d'interrogation sur la pertinence de l'usage de tel ou tel mot. Puis ils échangent entre eux les mots qu'ils ont trouvés et construisent finalement des textes particulièrement créatifs. Il faut lire et relire, à ce sujet, le beau livre de Gianni Rodari, *Grammaire de l'imagination* (Éditions *Rue du Monde*) : on y trouve une multitude de suggestions centrées sur l'organisation de rencontres fécondes qui *débloquent* l'imaginaire, dans la mouvance du surréalisme mais aussi dans le prolongement des travaux de psychologie cognitive sur la *bissociation* (faire associer des éléments appartenant à des domaines hétérogènes) ou la *pensée divergente* (introduire un élément imprévu qui fait surgir la nouveauté). On voit que ces perspectives peuvent être particulièrement intéressantes dans bien des disciplines artistiques mais aussi dans le domaine scientifique où la découverte de faits nouveaux peut permettre d'accéder à des modèles d'intelligibilité du monde plus pertinents. On peut parler ici de *situations problèmes* offertes aux enfants et adolescents afin de leur permettre de mieux apprendre et de s'émanciper.

Vous abordez, la question de l'attention. Comment agir pour qu'elle ne soit pas captive ? Comment la reconquérir ? Sur ce sujet vous parlez d'*entrer en résistance*.

La question de l'attention est effectivement préoccupante. Nous vivons des mutations importantes dans ce domaine : l'accélération des rythmes de vie et la multiplication des stimulations, la diminution des situations d'attention conjointe (comme la lecture avec un enfant), l'érosion de rituels collectifs d'attention aussi bien dans le cadre de la famille que plus largement, l'évolution préoccupante des médias audiovisuels qui surenchérissent dans les effets pour sidérer les sujets, l'usage addictif des écrans numériques individuels… tout cela contribue à une *crise de l'attention* que la plupart des éducateurs constatent.

Mais je ne crois pas qu'il faille se contenter, face à cela, de réponses simplistes comme l'interdiction de l'usage du téléphone portable à l'école. Tant que l'on ne propose pas d'alternative, la répression ne

produit qu'incompréhension et colère. Or, nous savons aujourd'hui quelle doit être la nature de ces alternatives : c'est la création de *dispositifs attentionnels*. Un *dispositif attentionnel* est un dispositif où le sujet est mis en situation d'agir avec des objets qui lui résistent, dont il doit comprendre les lois et avec qui il doit entrer dans une interaction féconde. C'est le cas dans les situations qu'on nomme – à tort – de travail manuel : quand je travaille avec du bois, de la terre, du carton, quand je bricole dans un moteur, quand je fais une expérience scientifique, je suis en position d' *agir sur et avec*. Tout le contraire de la situation d'addiction à un réseau social où mon attention est siphonnée par les sur-stimulations pour que je ne lâche pas l'appareil jusqu'aux publicités dont je suis le cœur de cible identifié. De même, quand j'assiste à une pièce de théâtre ou, a fortiori, quand je fais moi-même du théâtre, je m'inscris dans un rituel qui me permet de fixer mon attention à une intention. Et cela, c'est infiniment précieux… Voilà donc des activités absolument essentielles au développement de l'enfant. Et qui vont lui permettre de résister à la surchauffe pulsionnelle et à la dislocation de l'attention auxquelles incite la société du caprice mondialisé.

Yves Citton dans son livre *Pour une écologie de l'attention* pose cette question : *Que pouvons-nous faire collectivement de nos attentions individuelles ? Et comment pouvons-nous contribuer individuellement à redistribuer notre attention collective ?* Il articule la question de l'attention à celle du collectif. Par quel chemin l'apprentissage peut nous aider à *tenir ensemble*, à *faire société* ?

L'analyse d'Yves Citton est tout à fait juste. Nous avons tendance à penser que l'attention n'est qu'une affaire de volonté individuelle. Et nous nous épuisons souvent en injonctions dérisoires : *Écoutez-moi… C'est très important… J'attire votre attention… Faites silence… Soyez attentifs !* Tout cela ne fonctionne qu'avec des sujets dont l'attention envers les objets culturels est déjà construite. Car il n'y a pas d'attention en-soi, d'attention du vide. La véritable attention est projet, quête, recherche. Il y a une situation scolaire qui permet de vérifier cela facilement : il suffit de donner le sujet d'un contrôle, d'une composition, d'une épreuve d'examen, non pas après, mais avant le cours qui permet de le réussir. On verra très vite que l'attention est démultipliée de manière fabuleuse. Parce que la personne n'est pas simplement mise en position de *recevoir* mais de *chercher* dans ce qu'elle reçoit ce qui pourra lui être utile.

C'est pourquoi je crois vraiment à la nécessité de construire des *dispositifs attentionnels* collectifs, c'est-à-dire à mettre les enfants et les adolescents en situation de *projet* face à ce qui leur est proposé, afin qu'ils puissent en retenir et métaboliser ce qui va leur permettre de mieux comprendre et de mieux grandir. L'école, en elle-même, a pu fonctionner, il y a quelque temps, comme un tel *dispositif attentionnel* : en rentrant dans la classe, l'élève rentrait dans l'École avec un grand *E*. Il adhérait, grâce à son éducation familiale, au principe fondateur de l'École : une institution où des personnes singulières, dont on respecte les différences, partagent les mêmes savoirs. Mais il faut aujourd'hui *refaire l'École* – c'est-à-dire en reconstruire les règles – pour *faire la classe*. Ce n'est nullement un retour en arrière au regard d'un passé où tout fonctionnait encore bien ! C'est, au contraire, une chance à saisir pour que toutes et tous puissent s'inscrire dans l'École… et pas simplement les enfants socialement favorisés. Mais à condition qu'on sorte de la pensée magique – qui consiste à croire qu'il suffit de demander pour être entendu et obéi – pour entrer dans la pédagogie qui consiste à faire entendre et comprendre *la nécessité de*. Voilà qui ouvre un champ d'action formidable aux éducateurs et constitue un objectif commun que peuvent poursuivre, chacun et chacune avec leur approche spécifique, les enseignantes et les enseignants, les animateurs et les animatrices ainsi que tous ceux qui interviennent en milieu scolaire, les artistes en particulier.

Aujourd'hui où l'individualisme semble dominer, où nous devons faire face à l'affirmation décomplexée de différentes formes de totalitarismes, l'apprentissage, la pédagogie, peuvent devenir des armes de combat, de lutte ? Quels types d'alliances nous sont utiles ?

Même si, évidemment, l'éducation ne peut pas tout, je suis convaincu qu'elle peut encore quelque chose pour l'avenir du monde. Face aux crises écologique, démocratique et sociale, nous avons besoin de former nos enfants et adolescents à deux choses essentielles : il faut que chacun et chacune puisse *penser par soi-même*, selon la formule par laquelle le philosophe Kant définissait les Lumières, et que toutes et tous, comme le voulait Rousseau, puissent *construire du commun*. A cela, l'École peut préparer, à cela l'école doit préparer. Par un travail régulier et obstiné sur les représentations, par la mise en place systématique de situations d'exploration et de découverte, par l'engagement dans des projets communs qui fédèrent sans exclure, par des pratiques littéraires, scientifiques, artistiques qui permettent de percevoir le caractère libérateur et unificateur à la fois de la culture humaine.

Mais cela nécessite de faire entendre aux parents d'élèves comme aux administrations éducatives et aux décideurs politiques que l'efficacité de l'École ne se mesure pas vraiment avec des tests standardisés… mais plutôt par la présence d'activités authentiquement émancipatrices. Cela nécessite de ne pas laisser la parole publique sur l'éducation à celles et ceux qui ne pensent qu'en termes de compétences techniques, mesurables et quantifiables. Cela exige même que nous sachions montrer que les compétences techniques ne s'acquièrent pas aussi bien par une pédagogie émancipatrice… mais bien mieux ! Et cela exige, enfin, que nous sachions convaincre nos opinions publiques que le soin, la prévention, la création, l'éducation valent mieux, pour préparer l'avenir, que la punition, la répression et l'exclusion.

Propos recueillis par Claire Gatineau

Quelques uns de ses écrits :

Éducation : Rallumons les lumières !
Éditions de l'Aube, 2024
Pédagogies et neurosciences. Du dialogue impossible à la complémentarité
Ed. Chroniques Sociales, 2024
Grandir en humanité. Libres propos sur l'école et l'éducation, avec Abdennour Bidar, Ed. Autrement, 2022
Lettre à un jeune professeur
Ed. ESF, 2019

Et pour mieux rencontrer Philippe Meirieu :

5 entretiens dans l'émission *A voix nue*
www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-voix-nue/un-philippe-peut-en-cacher-un-autre-4367528

Site Internet **www.meirieu.com**